

immense se présente en face du voyageur; il porte sur sa large croupe une pointe acérée de forme bizarre, et sa base est enlacée par de rapides torrens que deux routes accompagnent. L'une s'enfonce dans la vallée de Misox, et nous laisse entrevoir au-delà de Lumino les gorges du pays des Grisons; l'autre nous conduit vers Poggio, à l'entrée du val Levantine, qui est arrosé par le Tessin. Dans le fond ce pays est uni comme une plaine, riche de végétation comme les champs les plus fertiles; le fleuve le parcourt sans le ravager. Puis tout à coup, des deux côtés de cet étroit paysage, des masses de schistes, entassées les unes sur les autres, s'élèvent perpendiculaires; elles varient dans les nues les formes de leurs cimes, et gardent à leurs bases une constante uniformité. Ce n'est qu'à une prodigieuse hauteur qu'on voit s'entr'ouvrir quelques vallées, ou que le roc divisé par les eaux découvre à la vue des glaciers d'où se précipitent une multitude de torrens. Dans ces lieux tout se meut et s'agite; l'industrie et l'agriculture animent la petite plaine du fond; la nature jette sur les flancs des montagnes ses cascades et ses avalanches. Que dis-je, l'homme même va porter la hache jusques dans ces forêts redoutables. Les *burratori* ou bûcherons ont imaginé d'établir dans la vallée de Pontirone des conduits en bois, qu'ils jettent en guise de ponts sur les précipices et le long des rochers. En hiver ces conduits, qu'ils appellent *sovende*, sont couverts de neige et de glace, et les troncs d'arbres roulent avec fracas sur cette route, que l'audace la plus grande oserait à peine imaginer. Le fleuve aussi présente un appareil destiné à flotter le bois. Ce sont des machines d'une forme assez singulière, des poutres inclinées les unes vers les autres, s'écartant par le bas et posant des deux côtés du courant pour se réunir au sommet par des traverses qui les couronnent et les rendent semblables à la charpente d'une tourelle. Ces machines retiennent le bois dans le courant de la rivière et l'empêchent de dériver.

Le Tessin parcourt le val Levantine comme le Rhône s'écoule à travers le Valais; s'ils ont des ressemblances géographiques, l'histoire leur donne des souvenirs pareils. L'un et l'autre meurent dans un lac, et renaissent à son extrémité avant de porter leur tribut à la vaste Méditerranée. Échappés du noyau des Alpes, l'un et l'autre ont arrêté la marche d'Annibal contre Rome; le premier dans la Gaule, et le second dans les plaines de la Lombardie. Mais dans le val Levantine le Tessin est souvent impétueux, jamais malfaisant: il ne se répand point en marais infects jusqu'au pied des montagnes; il laisse aux habitans le sol nécessaire à la culture et féconde leurs prairies. D'agréables demeures bordent le rivage et la route, ou se présentent éparses sous de magnifiques châtaigniers. La vigne serpente le long des murailles, s'arrondit en berceaux au devant d'une porte, ou se recourbe en guirlandes sur le gazon. La population est en général saine et bien portante, et l'on ne voit pas de ces crétins impurs dont l'aspect seul est pour l'homme une humiliation.

Je ne crois pas qu'il y ait au monde une contrée où la nature ait plus varié le mouve-

ment des eaux : à la vallée d'Andrino, au pont de la Bugera, on les voit se replier sur elles-mêmes : puis d'un autre sommet dont l'œil atteint à peine la hauteur, tombe et retombe quatre fois une cascade brillante des feux du soleil. On dirait qu'elle va s'élancer sur une chapelle construite dans ces flancs escarpés; mais tout à coup elle s'arrête, se détourne, et reprenant un nouvel élan, elle rejaillit trois fois encore. Cependant la dernière chute arrive de si haut que ce ruisseau se disperse dans les airs, et que la vallée ne reçoit de lui qu'une humide poussière chassée par le vent. D'autres s'attachent aux flancs de la montagne : ainsi l'on voit à l'opposite un torrent qui se replie en zigzag, pareil à ces routes qui sillonnent de leurs rampes les descentes trop rapides. Près de Giornico un magnifique serpent d'argent semble descendre vers le village : l'onde mobile du ruisseau imite si bien les anneaux de ce reptile qu'il paraît se débattre et s'agiter sur toute la longueur de la côte, comme pour dégager sa queue retenue au sommet par quelque obstacle invisible. Un peu avant d'atteindre ce bourg, nous avons remarqué deux cascades qui arrivent des montagnes opposées, et viennent se rejoindre dans le fleuve; l'une court rapidement vers le Tessin, l'autre y tombe majestueusement de degrés en degrés. L'imagination se défendrait difficilement d'animer ces eaux, de leur accorder une volonté, un désir. En présence d'une nature si animée, si sublime, si pleine de forces vitales, on se sent entraîné vers cette doctrine du panthéisme, qui voit la divinité dans tout ce qui annonce sa puissance : on cède à cette philosophie qui confond la créature avec le Créateur. Ma conviction se refuse à ces théories; mais en vous écrivant, en songeant à vous, il y a quelque mérite à n'y pas croire. Je suis, etc.

XIII.^e LETTRE.

Faido, le 28 Juillet 1829.

A la M^{me}.

CHEMIN faisant, j'appris de mon guide quelques usages, quelques détails sur les mœurs du pays. En voyant les femmes presque exclusivement occupées de l'agriculture, j'avais partagé l'opinion de plusieurs voyageurs qui accusent les hommes de paresse; mais j'appris que la plupart sont ordinairement absens, et profitent de la belle saison pour se livrer au commerce lointain. Les uns portent à Milan et à Venise leur excellente préparation du chocolat; les autres débitent leurs carreaux de vitre en France et en Allemagne; enfin, on voit partir par troupes les maçons, les vanniers, les tailleurs de pierres. En nous reportant aux lettres de Pline, nous trouvons cette coutume établie dès le temps des Romains.

Une particularité remarquable, c'est que le vin n'est jamais meilleur qu'au moment de se gâter : alors on se dépêche de le boire, on se grise pour ainsi dire par corvée; ou bien on l'envoie faire un voyage au-delà du Saint-Gothard, d'où il revient assez bon quand les